
André TRICOT, Gilles SAHUT, Julie LEMARIÉ, *Le Document : communication et mémoire*

Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, coll. Information & stratégie, 2016, 160 pages

Federico Tajariol



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11758>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11758

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 506-508

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Federico Tajariol, « André TRICOT, Gilles SAHUT, Julie LEMARIÉ, *Le Document : communication et mémoire* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 04 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11758> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11758>

Tous droits réservés

La deuxième partie se consacre pour sa part au processus de théorisation que représente l'extrapolation et qui se situe entre la déduction et l'induction. Celle-ci se pratique via l'emprunt de concepts et s'exerce sur quatre terrains. Les extrapolations transdisciplinaires s'inspirent des autres disciplines (mathématiques, biologie...) (pp. 66-74), tandis que les extrapolations transesthétiques sont mises en œuvre quand les arts interviennent dans l'explication du récit littéraire (pp. 76-84). Concernant les extrapolations transgénériques, elles caractérisent l'échange entre des genres (poésie, théâtre...) (pp. 85-90) alors que les extrapolations transfictionnelles pour les œuvres préconceptionnelles (pp. 91-94) se retrouvent lorsque la théorie puise ses concepts dans une bibliothèque fictive, autrement dit des œuvres romanesques qui deviennent un corpus duquel on extrait de nouveaux concepts littéraires.

Enfin, la troisième partie explique comment la conceptualisation peut se faire à partir de l'observation. Il y est expliqué que la théorisation se fait aussi par induction. C'est-à-dire que l'observation d'un exemple unique, ou de plusieurs exemples regroupés à cause d'un élément commun, conduira à une généralisation d'un concept. Cette observation permet une conceptualisation selon cinq procédés : lorsque le théoricien s'appuie sur les remarques et les observations des critiques (Sophie Rabau et Florian Pennanech proposent la notion de « saut » conceptuel) ; les lois empiriques qui permettent de dénoncer les illusions existantes dans des phrases de vérités générales ; la conceptualisation des noms propres en les transformant en noms communs (l'antonimase) ; le changement d'échelle qui permet de reconfigurer le global selon le fonctionnement du local ; et, enfin, la théorisation à partir de la fiction, une invitation à inventer des fictions théoriques.

Dans cet ensemble, Sophie Rabau et Florian Pennanech soulignent l'utilité de la pratique de la théorie littéraire et l'importance de s'y référer. De la sorte, les *Exercices de théorie littéraire* améliorent la compréhension du savoir littéraire et élargissent le champ de vision du lecteur. Initié à la théorie littéraire, ce dernier ne ressent pas le texte littéraire avec la même naïveté que celui qui ne l'a pas rencontrée. Reste à souligner que l'ouvrage est riche en données, le lecteur se retrouve face à une somme d'informations considérable, sans que cela ne perturbe sa compréhension, tant la progression méthodologique est bien conçue.

Atika Dalia Larous

Université des Frères Mentouri Constantine 1, DZ-25017
larous.atikadalia@umc.edu.dz

André TRICOT, Gilles SAHUT, Julie LEMARIÉ, *Le Document : communication et mémoire*

Louvain-La-Neuve, De Boeck Supérieur, coll. Information & stratégie, 2016, 160 pages

Cet ouvrage se compose d'une introduction, cinq chapitres de longueur inégale et une annexe. Chaque chapitre est enrichi de plusieurs encadrés, contenant les résumés des sections et les définitions de concepts. Ainsi le lecteur est-il guidé à retenir plus facilement les informations relatives aux notions les plus saillantes. Ce guidage témoigne de la cohérence entre les contenus scientifiques et la mise en forme proposée au lecteur.

Dans l'introduction (pp. 11-23), les auteurs délimitent le périmètre de leur ouvrage et expliquent leurs objectifs communicationnels. Le lecteur trouvera les repères fondamentaux pour éviter de se noyer dans la complexité interdisciplinaire de la notion de document. Les travaux cités dans l'introduction – Paul Otlet, Suzanne Briet, Michael Buckland, Robert Escarpit, Jean Meyrat, Roger T. Pédaque, Jean-Michel Salaün – sont rappelés et discutés dans les cinq chapitres. Face à la notion de document, les auteurs proposent d'adopter une posture originale. Ils s'inspirent fortement de la théorie pragmatique de la pertinence (Dan Sperber, Deirdre Wilson, 1989, *La Pertinence. Communication et cognition*, trad. de l'anglais par A. Gerschenfeld et D. Sperber, Paris, Éd. de Minuit) pour construire une théorie fonctionnaliste du document. Le lecteur est ainsi invité à penser la valeur communicationnelle d'un document en termes d'intention coopérative entre l'auteur-concepteur et le lecteur-utilisateur. Suivant cette approche pragmatique, un document est défini comme un ensemble d'inscriptions produites par le rédacteur selon sa double intention : produire intentionnellement des signes et les rendre pérennes. Ainsi, un document « permet aux humains d'échanger » (p. 19) lorsqu'ils ne sont pas co-présents (fonction communicative) et de garder trace de cet échange dans le temps (fonction mnésique). Ces fonctions principales constituent la colonne vertébrale de ce texte et de cinq chapitres.

Le premier chapitre explicite les notions de document, de connaissance et de mémoire humaine. Les travaux sur la mémoire issus de la psychologie cognitive sont mis à contribution pour tisser les liens entre la connaissance et la mémoire humaine. Cette partie préliminaire, bien structurée, incite le lecteur à prendre conscience des enjeux et des implications de la fonction mnésique du document sur les activités individuelles et sociales.

Dans le prolongement, le lecteur découvre l'un des aspects de la qualité d'un document : la notion de pertinence. Les auteurs présentent et justifient l'isomorphisme de la notion de pertinence entre le champ de la communication humaine et le champ documentaire, s'appuyant sur les travaux de Herbert Paul Grice (« *Logic and Conversation* », pp. 41-58, in : Cole P., Morgan J. L., eds, *Syntax and semantics*, New York, Academic Press, 1975) et de Dan Sperber et Deirdre Wilson (1989). Autour de la notion de besoin informationnel, trois activités cognitives sont articulées : la résolution de problème, la recherche d'information individuelle et la recherche d'information collaborative. Pour chaque activité, les auteurs proposent d'identifier le besoin informationnel selon sept critères : la temporalité, la précision, le destinataire, l'antériorité, l'enjeu, le nombre de personnes concernées et le degré de complétude de l'information associée à ce besoin. La partie finale du chapitre est consacrée à la pertinence dans la relation documentaire, notamment sur la base de la contribution de Yunjie Xu et Zhiwei Chen (« *Relevance judgment: What do information users consider beyond topicality?* », *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 57, 7, pp. 961-973, 2006), qui offre au lecteur la possibilité d'apprécier les analogies entre le dialogue humain et le dialogue humain-ordinateur dans la recherche d'informations assistée par ordinateur.

C'est plus particulièrement l'information en tant que quantité documentaire qui fait l'objet du troisième chapitre. Compte tenu de la polysémie du mot « information », les auteurs refusent l'information « comme-chose » et privilégient l'information « comme-connaissance » (Michael Buckland, 2012, « *What kind of science can information science be?* », *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 63, 1, pp. 1-7), qui constitue une réponse pertinente à un besoin informationnel. Ce choix leur permet de resémantiser la notion « d'obésité informationnelle » : « Dans un environnement où il y a beaucoup d'information-comme-connaissance », une personne pourra devenir savante « alors que le risque d'obésité informationnelle est faible » (p. 88). Les notions de « nouveauté » et de « coût documentaire » sont également resituées à l'aide de la théorie de la fouille d'information (Peter Pirolli, 2007, *Information foraging theory. Adaptive interaction with information*, New York, Oxford University Press). Les équations de cette théorie sont illustrées à l'aide d'exemples, ses apports et ses limites sont expliqués de manière pédagogique. Enfin, pour discuter les effets de la surcharge informationnelle, les auteurs convoquent la théorie de la charge cognitive (John Sweller, Paul Ayres, Slava Kalyuga, 2011, *Cognitive*

load theory, New York, Springer), qui permet de distinguer l'information qui alimente notre connaissance (i.e. la charge intrinsèque) de l'information responsable du bruit documentaire (i.e. la charge extrinsèque).

En outre, dans le quatrième chapitre la notion de « qualité » d'un document est explorée à travers les critères de vérité de l'information, autrement dit, selon sa valeur épistémique. Ce chapitre représente la valeur ajoutée fondamentale de cet ouvrage, compte tenu aussi de l'importante littérature disponible. D'abord les auteurs présentent une synthèse des notions et des modèles relatifs à la crédibilité, la confiance et l'autorité d'une source. Ces trois concepts sont articulés sous le prisme de la théorie de la pertinence de Dan Sperber et Deirdre Wilson (1989), et constituent le modèle ACC (Autorité, Confiance, Crédibilité). Dans un premier temps, les auteurs appliquent ce modèle à l'environnement informationnel de *Wikipedia*. Puis, à la lumière des limites qui émergent de cet exercice interprétatif, ils proposent une extension originale du modèle, ACCR, où le R désigne le référencement). La dernière section du chapitre attire l'attention du lecteur sur l'un des facteurs qui influencent la confiance épistémique et sur les modalités de jugement de l'autorité de la source : « L'effet gourou » (Dan Sperber, 2010, « *The Guru Effect* », *Review of Philosophy and Psychology*, 1, 4, pp. 583-592).

Enfin, le dernier chapitre amorce une réflexion sur les principaux éléments relatifs à la structure et à la mise en forme d'un document – indicateurs paralinguistiques, images, marquage typographique, etc. – et sur les effets des modalités de présentation des documents numériques sur les performances d'apprentissage. Toutefois, ce chapitre mériterait d'être développé pour offrir un horizon plus large et un regard davantage critique sur ces facteurs.

Bien que certains passages auraient demandé un développement, notamment le chapitre final, cet ouvrage s'avère très intéressant. En ce qui concerne sa rédaction, les auteurs ont adopté un style plus adéquat à l'écriture des notes de lecture, et peut-être ce choix se justifie-t-il par l'intention de réduire la charge d'apprentissage aux étudiants les moins expérimentés. Enfin, bien que certains travaux spécifiques autour de la notion d'information (e.g. Viviane Couzinet, Luciano Floridi, Fidelia Ibekwe-SanJuan) et de crédibilité (e.g. James McCroskey) ne soient pas évoqués, le lecteur novice trouvera des repères utiles pour construire son propre parcours dans la riche forêt documentaire.

Cet ouvrage intéresser donc autant les enseignants, les chercheurs et les étudiants en SIC, ceci pour deux raisons principales. Déjà, le lecteur le plus expert pourra se confronter à une interprétation originale de la littérature sous le prisme d'une théorie pragmatique du document. Ensuite, le lecteur novice trouvera des synthèses et des pistes à suivre pour construire une cartographie de la notion de document et se confrontera aux questions liées au partage individuel et social de la connaissance.

Federico Tajariol

*Elliadd, université de Franche-Comté, F-25200
federico.tajariol@univ-fcomte.fr*

Daniel VANDER GUCHT, *Ce que regarder veut dire. Pour une sociologie visuelle*

Bruxelles, Ed. Les Impressions nouvelles, coll. Réflexions faites, 2017, 288 pages

Si l'on remarque que le mot « sociologie » et le daguerréotype apparaissent en même temps en 1839, on constate aussi que les sociologues – surtout francophones – privilégient, dans leurs enquêtes les paroles, et dans leurs analyses les chiffres, montrant ainsi peu d'intérêt pour les images. Celles-ci sont rarement utilisées même pour produire des hypothèses. Il en est différemment en ethnologie ou en anthropologie où le lien avec l'objet étudié est plus distant et où il est courant d'utiliser des photographies ou des films. C'est d'ailleurs ce que firent Robert Flaherty avec le film *Nanook l'esquimau* en 1922 ou Gregory Bateson et Margaret Mead avant la Seconde Guerre mondiale à Bali (*Balinese Character. A photographic Analysis*, New York, New York Academy of Sciences, 1942). On observe que le refus de l'image par les sociologues est moindre actuellement dans le monde anglo-saxon où existe une « sociologie visuelle », qui est aujourd'hui un des éléments des *Visual studies*, surtout après l'usage qui fut fait de l'image par la première École de Chicago, par exemple, Nels Anderson ou Frederic Milton Thrasher.

Aussi l'auteur plaide-t-il pour la création d'unités d'enseignement consacrées à la sociologie visuelle analogue à celle qu'il a créée, il y a plus de quinze ans, à l'Université libre de Bruxelles. Le but est ainsi d'enrichir le métier de sociologue en offrant de nouveaux outils d'investigation et en incitant les sociologues à produire leurs propres images, voire à penser par images ou avec des images, à la limite de produire des articles ou des thèses à base essentiellement d'images. Car il y eut quelques précédents, mais sans postérité, comme le film *Chronique d'un été* de Jean Rouch et d'Edgar Morin en 1960. Ce sont les justifications de ce plaidoyer *pro domo* qui feront l'objet de ce livre.

Cependant, substituer l'image à des textes ou des tableaux de chiffres, cela ne va nullement de soi en raison des multiples réticences face à l'objectivité des images. En effet, toute action de regarder est construite à partir de préjugés inconscients, à commencer par celui qui classe les modes légitimes d'observation selon les premiers apprentissages scolaires, ceux acquis à l'école primaire. Si l'écriture et le calcul ont seuls été mis en avant au détriment du dessin dans la prime enfance, il y aura quelques réticences face aux images, voire un « iconoclasme sociologique ». Si on accepte néanmoins l'image, il faut ensuite se demander ce qui justifie l'importance de ce qu'il conviendrait de voir et par conséquent les raisons qui font qu'il y a quelque chose qui est rejeté hors-champ, donc hors de l'image, quelque chose que l'on suppose d'emblée être sans intérêt pour la compréhension ou l'explication du social. Il y a également le choix de la bonne distance afin que l'objet n'apparaisse jamais sans des éléments du contexte utiles pour sa compréhension, afin que des relations puissent apparaître dans le cadre de l'image. Il peut, d'un autre côté, exister des obstacles moraux dès lors qu'on observe des résistances de la part des sujets photographiés face à des regards inquisiteurs qui peuvent être assimilés par eux à des regards policiers, ce qui peut inciter le sociologue à faire des images de dos ou des images à la sauvette ou des photographies volées ou à cacher les caméras si l'observateur n'a pas un statut reconnu de sociologue accepté par le groupe étudié.

Si maintenant on a produit des images, il convient de leur donner un statut. Est-on en face d'illusions ou de trompe-l'œil ? S'agit-il d'un indice, d'une simple trace matérielle dont le sens est dans sa forme ? Est-ce une « icône » qui entretient une relation de *mimésis* avec un référent ou est-ce un symbole dont le sens résulte d'une convention culturelle, donc arbitraire d'un point de vue externe ? L'image est-elle une énigme à déchiffrer ou un signifiant proposé à une élucidation monosémique ou polysémique variable selon la culture de l'observateur ? Car dans l'enquête sociologique, on ne peut pas comprendre puis traiter ces différents types d'image de la même façon si on veut en tirer l'interprétation sociologique pertinente et ne pas se contenter d'un usage démonstratif de l'image. Il n'en est pas de même dans l'enquête des sciences naturelles où il n'existe pas d'images symboliques ou de nature culturelle et où donc on accepte le film documentaire comme critère de vérité partageant entre elles plusieurs hypothèses. Ce qui pose la question de savoir si un éventuel « film sociologique », s'il peut facilement montrer, peut également démontrer de façon rigoureuse.